

c'est moins brute, c'est beaucoup plus fin, plus construit, on essaye d'amener quelque chose de beau. Eux, bon ça dépend des équipes, mais souvent c'est des grosses brutes, c'est rien, c'est pas joli, c'est "boumboum" devant et on cavale derrière..." Je n'aime vraiment pas la façon de jouer des hommes !". Robert, responsable technique national de l'équipe de France féminine de foot, confirme le point de vue de Valérie : *"Le gros point fort des filles, c'est qu'elles jouent au foot pour se faire plaisir, elles jouent pour le jeu, elles ne cherchent pas comme les garçons à dire attention, là on va faire match nul. Elles jouent au foot pour marquer des buts".* Le rapport des joueuses à la pratique paraît plus ludique, plus distant par rapport au résultat.

L'opinion des filles sur le jeu masculin, auquel elles reconnaissent une supériorité médiatique ("c'est plus spectaculaire") pourtant en "décalage" avec ce qu'elles pensent de leur pratique ("plus esthétique"), semble majoritairement négative dans les disciplines les plus "masculines" (football, handball). *"Le handball masculin ne m'intéresse pas trop. Quand il y en a un qui se fait "balancer", qui veut "casser le gueule" à l'autre, je n'aime pas trop. Ça arrive beaucoup moins souvent chez les filles, c'est un esprit complètement différent"* (Anne, handballeuse). Si les handballeuses et les footballeuses perçoivent négativement la pratique masculine et dénoncent son caractère violent (particularité la moins acceptée socialement pour une femme), cette position n'est pas exempte d'ambiguïté. Ainsi, Valérie qui n'apprécie guère le foot masculin, aime jouer avec les garçons. *"Quand il s'agit de jouer avec une équipe masculine, j'adore ! C'est arrivé dernièrement, c'était fabuleux ! Ce que j'apprécie, c'est qu'ils ne me considèrent pas comme une fille. Je joue au foot, donc je dois être comme eux et à partir du moment où tu te débrouille bien, ils t'acceptent. Ils jouent, ils te donnent la balle, tu la rends... vraiment ils t'apprécient. Et en plus, comme eux aussi aiment la technique mais souvent ne savent pas la pratiquer, ils voient quelqu'un qui se débrouille bien et ils sont contents".* Pour Valérie, électricienne, d'origine modeste, vivant en milieu rural, s'il est nécessaire de rappeler l'importance de la "maîtrise technique", la pratique du football, comme celle de son métier, lui permet de "rivaliser avec les hommes", d'exceller dans des domaines qui leur sont à priori réservés pour ne pas

"être considérée comme une fille", ce qui dans son milieu renvoie à l'image de la femme au foyer.

Les footballeuses et les handballeuses, dans une moindre mesure, semblent être dans une situation de «double contrainte» : montrer que l'on peut pratiquer des disciplines plutôt masculines (faire comme les hommes), tout en se démarquant dans leurs propos du jeu masculin. La nécessité, pour les joueuses des sports collectifs les plus rudes au niveau du contact corporel, de se différencier des hommes apparaît dans les appréciations portées sur les joueuses de l'autre discipline. Les handballeuses et les footballeuses tiennent en effet des discours relativement critiques sur les joueuses de l'autre discipline sportive, pourtant proche, au niveau des caractéristiques techniques et symboliques, de leur propre sport. *"Le foot féminin, ce n'est pas beau du tout. Je ne trouve pas ça du tout féminin... bon, ce n'est pas que le hand soit... Mais en plus le foot, ça donne une morphologie... je n'aime pas du tout. Au niveau masculin, ça peut être beau"* (Cathy, handballeuse). *"Le hand, je n'aime pas trop, c'est trop brutal... mais je ne peux pas trop parler de... enfin, le foot, c'est quand même différent"* (Joëlle, footballeuse). Cathy et Joëlle, toutes deux de "gabarit" similaire (grandes et "costauds") éprouvent la nécessité de se démarquer de l'autre pratique, dont elles accentuent les caractères "virils" (brutalité, morphologie masculine...), tout en n'étant pas dupes sur les aspects plutôt masculins de leur propre activité. Les joueuses construisent leur image en structurant le monde environnant (et notamment celui des sports collectifs) de telle sorte que leur pratique dispose de certains attributs "féminins" qui font défaut à d'autres disciplines (masculines ou féminines).

Des filles... susceptibles ?

Les différences de modalités de pratique des femmes et des hommes dans les sports collectifs se doublent de spécificités comportementales et relationnelles. Les entraîneurs et dirigeants masculins d'équipes féminines évoquent tous des difficultés de gestion particulières au collectif féminin. *"Je suis resté quatre ans avec les filles, ce qui, avec le recul, m'apparaît comme un exploit. Depuis que je suis parti, elles en sont déjà au 3ème en 1 an et demi. Les équipes féminines consomment beaucoup d'entraîneurs..."*

(Charles, entraîneur de basket). *"Elles sont à la fois plus réceptives et plus susceptibles. Avec les garçons les problèmes se règlent tout de suite. Celui qui ne joue pas s'entraîne davantage. Les filles bien souvent ne comprennent pas pourquoi elles ne jouent pas. Elles prennent ça sur un plan personnel ; c'est difficile à gérer"* (Henri, président d'un club de foot féminin). La plupart des entraîneurs et dirigeants soulignent la difficulté des filles à s'évaluer et à accepter leurs décisions.

Les joueuses elles-mêmes confirment ces appréciations : *"Je crois que les garçons sont plus francs. Quand il y a un problème ça hurle, c'est direct, tout de suite à chaud et ils sont capables d'aller boire un coup ensemble après, de se marrer à propos de ça. Les filles c'est plus mesquin, plus hypocrite"* (Cécile, volleyeuse). Les spécificités comportementales des joueuses semblent liées à un rapport au groupe différent. *"Chez les garçons, il y a moins de problème d'intégration. Si un garçon ne joue pas et que le match est gagné, il est content quand même, il a l'impression d'avoir participé, les filles pas du tout"* (Corinne, basketteuse, entraîneur d'équipes de jeunes masculins et féminines).

Les joueuses s'identifient manifestement assez peu au collectif et évaluent leur prestation par rapport à des critères relativement personnels tenant peu compte de la nécessité d'une efficacité collective. Cette tendance des femmes à favoriser un rapport plus individuel à la pratique peut être mise en relation avec un certain nombre de "spécificités féminines" que Laurence (handballeuse, entraîneur de jeunes masculins) exprime ainsi : *"Chez les garçons tout conflit est réglé par un croche-pied, et ça s'arrête là. Ils sont copains, c'est impressionnant. Nous, les filles, c'est très psycho, c'est dans la tête, il faut une semaine pour régler le problème ; il faut se téléphoner, on se fait la gueule"*. Par leurs discours et leurs comportements, les filles renforcent leur soi-disant inadéquation au collectif. Ainsi, toutes celles qui désirent entraîner préfèrent des équipes masculines ("surtout pas des filles, c'est trop compliqué").

Corinne, qui a entraîné des équipes de jeunes des deux sexes, établit la comparaison suivante :

"Les garçons prennent le ballon tout de suite. Les filles restent plus longtemps dans le vestiaire, elles discutent, elles sont moins motivées, il faut être davantage derrière elles. La

relation au niveau des garçons se fait plus vite, chez les filles c'est beaucoup plus intrinsèque, c'est vraiment différent. Elles donnent beaucoup d'importance au niveau relationnel alors que les garçons organisent leurs relations par rapport aux meilleurs. Les filles viennent très souvent parce que la meilleure copine joue dans un club. Les garçons viennent plus facilement seuls dans un club pour faire du basket au départ". Bref, la primauté de l'affectif et de l'intime constitue dans les discours des joueuses et des entraîneurs, un aspect structurant de l'identité des pratiquantes. Elles accorderaient plus d'importance au "psychologique", entendu au sens péjoratif du terme, synonyme de complication, de sensibilité excessive.

Paradoxalement, alors que le jeu féminin se caractérise par l'importance donnée à la tactique et au collectif, la plupart des entraîneurs pensent que les joueuses privilégient les relations affectives interindividuelles par rapport à l'adhésion et à l'intégration à une équipe. La difficulté à gérer les collectifs féminins peut éventuellement s'expliquer par l'inadaptation des manières d'agir des entraîneurs masculins aux spécificités relationnelles des filles. C'est le point de vue de Robert, responsable technique de l'Équipe de France féminine de foot : *"Une équipe féminine ne se mène pas comme une équipe masculine. Les filles n'aiment pas être critiquées publiquement. Elles admettent très bien ce qu'on leur dit, mais il faut les prendre à part... c'est la grosse différence avec les garçons. Quand je ne dois pas faire jouer une fille, je lui dis à l'avance. Chez les garçons, je prends moins de gants"*. Ici encore, la sensibilité "particulière" des filles est affirmée et nécessite des rapports individualisés hors du collectif. Pour d'autres, les comportements des filles sont difficiles à comprendre et donc, à gérer : *"Ce qui est très surprenant, chez les filles, c'est l'inversion des relations sur une courte période. On peut avoir des conflits très forts inversés dans les deux mois, des filles qui ne pouvaient vraiment pas se voir et qui demandent à être dans la même chambre un mois après... C'est à n'y rien comprendre !"* (Charles, entraîneur de basket). Dans cet exemple, les filles se caractérisent par l'irrationalité apparente de leurs comportements (au regard de l'entraîneur). Dans les deux cas, les filles sont présentées comme différentes des masculins, moins sensibles et plus rationnels qu'elles dans leurs relations.

Entraîneur-joueuses : séduction ou complicité ?

Si les entraîneurs et les joueuses des quatre pratiques s'accordent sur l'existence d'une "sensibilité féminine", les relations joueuses-entraîneur diffèrent selon les disciplines. Les représentations de l'entraîneur "efficace" varient en fonction des dispositions sociales des joueuses. Pour l'entraîneur, le fait d'être un homme ou une femme et la nature des relations qu'il entretient avec les joueuses ne sont pas perçus de la même manière par les différents groupes de pratiquantes. Les joueuses détentrices d'un capital culturel et social plutôt élevé, (surtout les volleyeuses), préfèrent généralement un entraîneur de sexe féminin et insistent sur la nécessité d'une communication égalitaire, d'une compréhension mutuelle. "Notre entraîneur est un homme. Je crois que si on avait une femme, ça changerait beaucoup de choses. Là, on a l'impression que c'est quelqu'un d'autre, il est trop en dehors de nous". (Aline, volleyeuse). "Elle nous comprenait mieux" affirme Carole, volleyeuse, en comparant son entraîneur masculin actuel avec son ex-entraîneur féminin.

Les joueuses moins dotées en capital culturel et social préfèrent, dans leur grande majorité, un entraîneur masculin et des relations plus hiérarchiques. "Il y a plus de distance quand c'est un homme, il y a un petit côté admiratif et ça marche mieux quand on admire" (Véronique, basketteuse). Certaines joueuses souhaitent même un rapport plus autoritaire : "L'entraîneur, on est trop proche de lui. Des fois, il y a un manque de respect, on le considère plus comme un copain que comme un entraîneur, c'est mauvais" (Aude, footballeuse). Paradoxalement, les filles (surtout des footballeuses) qui affirment préférer des relations hiérarchiques voire "autoritaires" avec un entraîneur masculin dénoncent en même temps l'absence de dialogue. Josiane, footballeuse, internationale, perçoit ainsi les relations entraîneur-joueuse : "Il n'y a pas de langage, on ne se parle pas, on ne sait pas où on en est. Pour le dernier tournoi de l'équipe de France, je n'étais pas dans les 16 sélectionnées, je l'ai appris sur Minitel, on ne m'a rien dit. Ça fait mal, surtout que je ne sais pas pourquoi". "Il n'y a pas beaucoup de dialogue. Il me dit "tu joues là" et c'est tout" (Valérie, footballeuse). Les relations joueuses-entraîneurs posent apparemment, dans ce milieu, certaines difficultés.

Par ailleurs, si les volleyeuses privilégient les relations de complicité avec un entraîneur femme, la préférence de la plupart des joueuses des autres pratiques pour un entraîneur masculin s'accompagne souvent de relations de séduction. Charles, entraîneur de basket, tient à marquer une certaine distance avec ses joueuses et explique sa position ainsi : "C'est nécessaire pour moi parce qu'il y a plusieurs types de relation entraîneurs-joueuses. Tout le monde sait que ces relations peuvent évoluer et intervenir de manière terrible sur le jeu. Je connais beaucoup d'exemples. Je me demande même si le basket féminin n'est pas que des exemples comme cela et si je ne suis pas un peu décalé par rapport à ce qui se passe, mais je ne me voyais pas fonctionner autrement. Ça étonne tout le monde que mes joueuses me vouvoient... je ne pense pas qu'un entraîneur puisse se permettre d'entrer dans un autre type de relation, ou alors ses intentions sont différentes..."

Charles, pour éviter toute ambiguïté, adopte une attitude volontairement distante, mais les relations joueuses-entraîneurs sont loin d'être aussi claires dans tous les clubs.

Les entraîneurs et les joueuses de sports collectifs évoquent tous des modalités de pratique et des modes relationnels particuliers aux femmes. Présentées comme des techniciennes et des tacticiennes, les filles construisent leur singularité en affirmant être moins franches, moins directes, dans leurs comportements que les masculins. Leurs entraîneurs les jugent difficiles à gérer compte tenu de leur préférence pour les relations interindividuelles et de leur relative incompréhension à l'égard des décisions destinées à favoriser l'efficacité de l'équipe (non acceptation du statut de remplaçante, volonté de privilégier le beau jeu plutôt que la victoire à tout prix...). Le processus de construction identitaire apparaît ici dans toute sa complexité. Si l'argument de la primauté tactique du jeu féminin permet de marquer une distance (au moins au niveau des représentations) avec l'apprêt des rapports physiques masculins (à l'exception du volley-ball), il semble en revanche peu conciliable avec leur soi-disante inadaptation au collectif, soulignée par les dirigeants comme par les filles.

Comme le jeu collectif féminin, les sociabilités des joueuses présentent des spécificités. Pour les appréhender, les données quantita-

tives (questionnaires) et qualitatives (entretiens) s'avèrent complémentaires. Les premières permettent de caractériser, dans leurs grandes lignes, les sociabilités des joueuses. Les secondes mettent en évidence le processus individuel de construction identitaire.

SOCIABILITÉS COLLECTIVES ET IDENTITÉS FÉMININES.

L'analyse statistique montre que la sociabilité des joueuses se caractérise principalement par : une centration sur la vie de l'équipe au détriment du club, une prise de responsabilité spécifique, et la relative absence des relations avec les équipes masculines, parfois même avec les hommes en général.

Des sociabilités centrées sur la vie de l'équipe

A côté du repas-rituel au restaurant, qui occupe également une place importante dans les sociabilités masculines, les joueuses fréquentent majoritairement des lieux généralement peu prisés par les masculins.

Ainsi, les rencontres à domicile, très appréciées des filles (presque une joueuse sur deux y retrouve ses coéquipières), sont peu fréquentes chez les masculins (parmi tous les entraîneurs et dirigeants - anciens pratiquants - interviewés, aucun ne fait état de rencontre aux domiciles des membres). Lieu par définition extrêmement intime et personnalisé, le domicile des membres permet apparemment l'expression de certaines "spécificités" féminines, (importance de la vie intérieure, du quotidien ; "capacité" des femmes à s'exclure des débats et des lieux publics). Le café ou le club-house (toujours cités par les hommes interviewés), ne sont fréquentés que par, respectivement, 15% et 20% des joueuses (surtout des footballeuses).

L'exemple des anniversaires illustre bien cette opposition homme-femme, en ce qui concerne les lieux et donc aussi, les manières de se rencontrer. Si les joueuses invitent presque toutes leurs coéquipières chez elles pour fêter leur anniversaire, les joueurs interrogés n'y voient qu'une occasion supplémentaire de trinquer collectivement (au siège du club ou dans un autre "troquet").

Les sujets de discussion des joueuses témoignent également de leur tendance à privilégier

le "privé" et le "quotidien". Au cours de leurs rencontres, 72% des joueuses évoquent la vie des membres de l'équipe, 60% font l'analyse du match qui précède les rencontres, 26% s'intéressent à la vie du club et 21% à l'actualité. Ces chiffres ne sont pas directement comparables avec les sujets de discussion des masculins, qui n'ont pas été étudiés de manière quantitative. Cependant, si les filles affirment parler d'elles en priorité ("*on parle de soi, de ce qu'ont fait le soir d'avant, des relations avec le petit copain, de nos problèmes avec les parents*" Annie basketteuse), les garçons pensent discuter "de tout" ("*on aborde tous les sujets : la vie du club, l'actualité, parfois les problèmes professionnels...*" Albert, dirigeant d'un club de handball, ex-joueur de National II).

Les joueuses affirment être prioritairement intéressées par l'intime, le personnel, "l'intérieur" et peu concernées à priori par les événements "extérieurs", qu'ils soient sportifs ou, à plus forte raison politiques. Les joueurs se disent "ouverts" à toutes les discussions, de l'actualité sportive à l'actualité politique... tout en omettant les sujets de discussion plus personnels ou intimes.

On le voit, l'appartenance à une équipe de sport collectif n'implique pas une homogénéisation des comportements mais révèle plutôt, dans ce cas, des différences significatives entre hommes et femmes.

Pour les joueuses, l'équipe fait partie de leurs préoccupations, alors qu'elles vivent le club comme une structure manifestement "étrangère", à laquelle elles portent peu d'intérêt. L'investissement des joueuses au niveau de l'organisation et de la gestion des clubs confirme leur tendance à privilégier l'équipe au détriment du club.

Une prise de responsabilité particulière

30% des joueuses de sports collectifs occupent un poste de responsabilité au sein de leur club. Ce pourcentage, relativement important, surtout pour des fédérations plutôt masculines, masque des types de responsabilité très spécifiques. Les filles encadrent principalement des équipes de jeunes féminines. On observe à ce sujet une différence avec les souhaits des joueuses non impliquées dans l'encadrement, qui souhaiteraient prendre en charge des équipes de jeunes

masculins. Manifestement un certain nombre de réticences subsiste au niveau des responsables, pour confier des équipes masculines à des femmes. Seuls quelques rares exemples infirment cette tendance dans les catégories des plus jeunes (poussins, benjamins). A partir de l'adolescence, les femmes entraîneurs sont absentes, comme si l'identité du jeune joueur ne pouvait se structurer qu'à partir du modèle masculin de l'entraîneur.

L'encadrement des équipes de jeunes féminines connaît apparemment une évolution identique, dans des proportions différentes. Souvent entraînées par des joueuses plus âgées (ou ex-joueuses) lorsqu'elles sont jeunes, elle sont de plus en plus suivies par des entraîneurs hommes à mesure qu'elles s'élèvent dans les catégories, sans que soit posé le problème de leur identité.

Quand elles ne sont pas entraîneurs, les joueuses responsables réalisent des tâches administratives (9 sur 42). Elles ne sont que 5 à faire partie du comité du club et que 2 à arbitrer. Ainsi, le taux relativement élevé de joueuses responsables n'implique pas pour autant l'accès à des postes importants au niveau de la direction des clubs (président, vice-président) ou du jeu (arbitre).

Si les joueuses acceptent de donner du temps pour les équipes de jeunes féminines, elles hésitent manifestement à participer à la gestion des clubs. Cette "retenue" des joueuses par rapport à la vie des clubs a déjà été soulignée précédemment. Elle se manifeste à des degrés divers dans toutes les équipes et toutes les pratiques. Ainsi, les deux équipes (une de volley et une de hand) dont un nombre important de membres exercent une fonction au sein du club, se distinguent par les caractéristiques sociales de ces derniers (principalement des cadres supérieurs, pour le club de volley, ou des professions intermédiaires, pour le club de hand, soit à chaque fois le noyau le plus qualifié du public des deux disciplines). En sport collectif comme dans l'ensemble de la vie associative, la prise de responsabilité est socialement différenciée⁵.

Les responsabilités des joueuses mises à part, la présence de femmes parmi les dirigeants, rare dans la plupart des clubs, paraît plus importante dans les clubs qualifiés de "féminins", c'est-à-dire organisés et développés autour de la pratique féminine (les équipes masculines étant le plus souvent absentes ou évoluant à un niveau inférieur).

L'exemple de la prise de responsabilité montre que la question de la différenciation sexuelle et celle des identités féminines croisent en permanence celle de la différenciation sociale.

Équipes féminines - équipes masculines : deux mondes qui se côtoient sans se rencontrer.

Les relations entre équipes féminines et masculines d'un même club sont très peu développées. Le plus souvent inexistantes voire conflictuelles, elles contribuent à isoler l'équipe comme lieu relativement clos de sociabilité. Les joueuses de sports collectifs jugent, pour 77% d'entre elles, que les joueurs du même club sont très peu ou peu nombreux à assister à leur matchs. Seules 12% trouvent qu'ils sont assez nombreux à y assister. Ceci semble indiquer que, dans leur grande majorité, les équipes masculines s'intéressent peu aux performances sportives des équipes féminines. Les joueurs qui assistent aux soirées des équipes féminines sont tout aussi rares : 19% des joueuses estiment que les masculins participent régulièrement à leurs soirées, 37% qu'ils y participent rarement, et 40% qu'ils n'y participent jamais.

L'intérêt des féminines pour les activités de l'équipe masculine semble un peu plus marqué, surtout en ce qui concerne leurs performances sportives : 41% des joueuses assistent assez régulièrement ou très régulièrement aux matchs de l'équipe masculine, 32% y assistent rarement et 14% jamais. Apparemment, pour les hommes comme pour les femmes, la référence sportive reste la pratique masculine. La pratique féminine n'est pas jugée en soi, mais comparée à la pratique masculine. Du fait de la position dominante du sport collectif masculin, elle apparaît au mieux comme une pâle imitation. Anne basketteuse, a fréquenté les soirées de l'équipe de son copain, également basketteur : *"Ils se moquaient un peu de moi. Pour eux, le basket féminin, c'est de la "gnognotte", nous ne savons rien faire... enfin, rien de ce que les*

⁵ Heran F., "Le Monde associatif" in *Economie et Statistique* n° 208, INSEE, mars 1988.

garçons savent faire... Souvent Éric m'a dit : ah, mais tu sais faire ça... "oui, je sais aussi faire ça".

Si les joueuses assistent globalement plus aux matchs masculins que ces derniers aux matchs féminins, elles ne participent pas davantage à leurs soirées : 49% des joueuses ne participent jamais aux soirées des hommes, 22% y participent rarement, et 16% assez ou très régulièrement. Le fait que de nombreuses joueuses assistent aux matchs masculins sans participer aux soirées qui les suivent s'explique vraisemblablement à la fois par la réticence des masculins à ouvrir leurs soirées aux membres des équipes féminines, et par celle des filles à y participer. De plus, quand les joueuses disent assister aux soirées des masculins, il ne s'agit pas toujours de l'équipe de leur club, voire même de leur discipline.

Le faible taux de participation des filles aux soirées masculines peut être mis en relation avec la différence entre l'image que les joueurs ont des joueuses et la représentation qu'ils se font de la "femme idéale". *"Il faut bien reconnaître qu'elles sont plutôt "costauds". Même s'il y a des exceptions, il y a quand même pas mal de "boudins". Elles ne sont pas très féminines"* (Michel, joueur de handball de Nationale II). Bien évidemment, ce genre de réflexion n'est pas le fait de tous les joueurs. L'existence relativement fréquente de couples joueur-joueuse témoigne d'opinions différentes au sein des équipes masculines. Cependant, certaines joueuses renforcent cette image (*"c'est vrai que dans les gabarits du sport co féminin, il n'y a pas que des "canons", "on n'est pas vraiment fines"*) et, même les joueuses mariées avec un joueur se perçoivent comme différentes des autres femmes de joueurs qui ne pratiquent pas un sport collectif. Marie, handballeuse de nationale I, explique ainsi ses "difficultés relationnelles" avec les copines des coéquipiers de son mari, lui-même handballeur : *"Elles sont forcément différentes. Je leur parle volontiers pendant une soirée mais je ne pourrais pas avoir une relation plus poussée. On a des relations différentes par rapport aux filles qui n'ont jamais côtoyé un collectif, on aborde l'autre différemment. Quelque part on doit avoir des attitudes ou des expressions identiques aux garçons. Des fois je dois calquer mon vocabulaire sur ce que j'entends, donc par rapport à ça, c'est différent. C'est des filles esthétiquement*

beaucoup plus attirantes, elles ont une aura différente. Ça ne veut pas dire qu'une sportive n'est pas belle mais c'est vrai qu'elles présentent mieux et, par rapport à ça, elles se la jouent un peu. Je crois qu'elles ne peuvent attirer que par un physique comme ça, alors que nous, le fait qu'on soit reconnue comme bonne handballeuse, ça fait partie d'une attirance pour quelqu'un. Moi quand je parle avec des garçons, je ne parle pas des mêmes choses qu'elles. La discussion est différente parce que les centres d'intérêt sont différents".

Les relations entre équipe féminine et équipe masculine dépendent manifestement de l'acceptation, par les joueurs, du statut de sportive à part entière des pratiquantes de leur discipline. Ceci, bien évidemment, est plus "naturel" en volley-ball que dans les autres pratiques. Les conflits joueurs-joueuses prennent en effet une ampleur importante au foot : *"Avec les masculins du club, c'est carrément froid. On ne nous prend pas en considération. Nous jouons au plus haut niveau et il faut qu'on s'entraîne à 20 h 30 après les garçons, que l'on joue sur le terrain annexe. On est vraiment rien pour eux !"* (Valérie, footballeuse).

Les caractéristiques socio-culturelles des joueuses, (traitées quantitativement), influent peu sur les relations entre équipe féminine et équipe masculine. Chaque joueuse semble ainsi réagir, dans sa relation à l'équipe masculine, non comme un individu particulier, mais comme un membre d'une équipe de sport collectif féminin, qui, s'il "mime" parfois les manières d'être ensemble des masculins, évolue cependant dans un monde spécifiquement féminin.

Les joueuses qui privilégient des troisièmes mi-temps "classiques", proches du modèle masculin (dans le sens où ce sont toujours des hommes que l'on représente dans ces situations), ne sont pas favorables à la participation des conjoints ou concubins. Leur présence n'autorise manifestement pas un certain nombre de filles à adopter des comportements peu compatibles avec l'image féminine "traditionnelle". Celles qui rejettent ce type de soirées sont plus enclines à "ouvrir" leur groupe aux hommes, leur "identité" ne semblant pas en souffrir. Dans ce cas, les hommes sont plutôt des volleyeurs dont les soirées correspondent le moins aux troisièmes mi-temps "idéales-typiques" des rug-

bymens. Quoiqu'il en soit, les hommes sont relativement absents du monde des sports collectifs féminins.

Cependant, les données qualitatives apportent des éléments qui permettent de différencier en partie les relations aux joueurs, et aux hommes en général des joueuses des différentes pratiques, notamment des volleyeuses et des footballeuses.

S'il y a toujours, dans les équipes de volley, des filles qui fréquentent un "petit copain" (qui participe de temps en temps aux soirées), ceci est extrêmement rare dans les équipes de foot, où l'entraîneur et les dirigeants sont quasiment les seuls hommes à entretenir des relations régulières avec l'équipe féminine.

Les footballeuses s'opposent par leur pratique à l'image de la femme majoritairement valorisée dans leur milieu, à l'opposé des volleyeuses pour lesquelles la vie de couple avec des hommes du même milieu social, partageant le même style de vie, voire la même pratique, paraît beaucoup moins problématique.

Les sociabilités plutôt "ouvertes" aux hommes des volleyeuses, et celles plutôt "coupées" du monde masculin des footballeuses, avec toutes les situations plus nuancées existant en basket et en hand (où la vie de couple est relativement fréquente mais avec un choix du partenaire le plus souvent "restreint" aux handballeurs) contribuent à construire des représentations féminines différentes.

CONCLUSION

Les équipières affirment dans les entretiens se différencier des hommes, tant au niveau des manières de jouer, que de se rencontrer. Un certain nombre d'aspects, comme le désir d'euphémiser les rapports physiques, l'importance des comportements affectifs, le primat du "psychologique" sur le rationnel, l'intérêt porté au "quotidien", participent à la construction de ces représentations. Les "caractéristiques" des joueuses se rapprochent, ici, des "spécificités féminines" proposées

par Georg Simmel⁶, dont le contenu ne peut s'expliquer que par les comportements et les systèmes de pensée générés par la domination masculine tels que les décrit Pierre Bourdieu⁷. La définition des rôles respectifs des deux sexes diffère en fonction de la position sociale au sens large : tout se passe comme si les volleyeuses et les footballeuses, issues majoritairement de deux milieux très différents (cadres et professions intermédiaires vivant en zone urbaine, ouvrières ou employées de milieu rural), n'étaient pas soumises aux mêmes contraintes et ne construisaient pas leur identité de manière équivalente. Ainsi, la majorité des volleyeuses s'affirment sans s'opposer aux joueurs masculins. Les footballeuses, elles, désirent manifestement se distinguer nettement des hommes, tout en imitant certains de leurs comportements. Les joueuses des pratiques les plus masculines (football, handball), bien qu'elles aient conscience de la nécessité de se différencier des hommes, restent néanmoins imprégnées des manières d'être et de se mouvoir des joueurs masculins⁸. Leur expérience «met en lumière le processus de prise de conscience, par les agents sociaux, des contradictions entre le symbolisme de genre et l'expérience subjective, ainsi que la

6 Simmel G., Philosophie de la modernité, Editions Payot, Paris, 1989.

Pour G. Simmel, la femme se caractérise par l'unité de son être, elle valorise la vie intérieure et le temps présent, contrairement à l'homme qui se définit par la différenciation objectif-subjectif, et par une tendance à la réalisation hors de soi.

7 Bourdieu P., La domination masculine, Actes de la recherche en Sciences n° 84, Septembre 1990, pp. 2-31.

La domination masculine s'affirme avant tout dans la définition légitime du travail sexuel et s'impose à toutes les sphères de la société. Les hommes sont préparés à entrer dans les luttes pour l'accumulation du capital symbolique, les femmes sont préparées à s'en exclure.

8 Wacquant L.J.D., "Corps et âme : Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur", Actes de la recherche en Sciences Sociales n° 80, Novembre 1989, pp. 33-67.

Wacquant L.J.D décrit à propos de la boxe, le processus d'imprégnation progressive "d'un ensemble de mécanismes corporels et de dispositions mentales si étroitement imbriqués qu'ils effacent la distinction entre le physique et le spirituel...", p. 35.

dynamique de construction d'une diversité d'identités de genre»⁹. Bref, les propos des joueuses témoignent à la fois d'une stratification binaire des relations de genre, et d'une multitude d'identités dans la pratique.

Les rapports au sport des joueuses, la place que la pratique occupe dans leur style de vie et dans la construction de leur identité, ne peuvent être équivalents à ceux des hommes occupant formellement une même *position sociale*. Les joueuses construisent leur identité en se situant d'une part, par rapport aux joueurs masculins, et d'autre part, par rapport aux joueuses des autres pratiques en référence à un système de valeur acquis au cours de leur trajectoire sociale et sportive. Ce travail, réalisé dans un domaine historiquement et socialement très marqué par la différenciation sexuelle, permet d'interroger la portée explicative de la notion de *position sociale*. En d'autre terme, à un certain niveau d'analyse sociologique, le *genre* participe à la définition de la position sociale qui, elle même, oriente les conduites des agents en fonction du champ ou sous-champ dans lequel ils évoluent. En ce sens nous n'avons pas étudié des sportives, mais des joueuses de sports collectifs différents.

⁹ LABERGE, S., "Pour une convergence de l'approche féministe et du modèle conceptuel de Bourdieu" in Revue STAPS n° 35, Octobre 1994, pp. 51-64.